se passait sous ses yeux lui semblait inexplicable, souleva l'un des bras de Léonie et appuya ses doigts sur le poignet de la jeune femme.

—C'est un simple évanouissement, dit-il au bout d'une ou deux secondes, après avoir interrogé l'artère.

—Cet évanouissement m'épouvante malgré moi, reprit Gontran ; je vous en prie, docteur, ne le laissez pas se prolonger.

—C'est ce que je vais faire sans retard ; mais, pour cela, j'ai besoin de médicaments que je trouverai dans la pharmacie du château ; à qui dois-je m'adresser pour en avoir la clef.

—A moi, monsieur le docteur, répondit Périne ; cette clef ne me quitte jamais.

—Venons donc, conduisez-moi.

—Oui, oui, allez ! s'écria le barron ; moi, je reste auprès de Mme la comtesse et j'attends avec impatience.

La pharmacie du château de Rochetaille était une petite chambre du rez-de-chaussée, garnie de rayons sur lesquels se voyaient une grande quantité de bocaux et de flacons étiquetés soigneusement, et renfermant des drogues et des médicaments de toutes sortes, que Mme de Kéroual avait l'habitude de distribuer elle-même aux pauvres du pays, lorsqu'ils se présentaient avec une ordonnance du médecin.

Une petite table, placée au milieu de cette chambre, supportait des balances, deux ou trois mortiers, et quelques autres objets nécessaires pour des manipulations peu compliquées.

Mme de Kéroual, dont la charité inépuisable aimait à se manifester sous toutes les formes, prenait plaisir à ces manipulations, au courant desquelles elle avait été mise par le vieux médecin prédécesseur du docteur Louis Perrin.

Ce dernier choisit sur un des rayons les sels dont il avait besoin, et dit à Périne, en regagnant avec elle le salon où la comtesse venait de se trouver mal :

—La chambre que nous quittons renferme une foule de substances infiniment dangereuses si elles étaient employées hors de propos, ou sans précautions ; je ne saurais donc trop vous recommander de ne jamais laisser la porte ouverte, et de ne vous dessaisir de la clef sous quelque prétexte que ce soit. Une imprudence, vous le comprenez, pourrait avoir les suites les plus graves.

—Je le comprends à merveille, monsieur le docteur, répliqua Périne, et, si j'accepte sans crainte la responsabilité qui pèse sur moi, c'est que j'ai la certitude et la conscience de ne me rendre coupable ni d'une négligence, ni d'un oubli.

L'évanouissement de Mme de Kéroual persistait. Gontran, agenouillé près d'elle, lui tenait les deux mains dans les siennes et pleurait de vraies larmes.

—Hâtez-vous, docteur ! hâtez-vous ! balbutia-t-il d'une voix à peine distincte. Cet anéantissement qui ressemble tant à la mort, glace mon sang dans mes veines ! s'il devait continuer longtemps, je sens que je deviendrais fou !

—Calmez-vous, monsieur le baron, répondit Louis Perrin. Je vous affirme sur l'honneur que je ne vois aucun danger immédiat..... et ce ne sont point là de vaines paroles. Je ne parle pas pour vous rassurer. J'exprime ma conviction sincère. Mme de Kéroual aura repris connaissance dans quelques minutes, je vous le promets.

—Ah ! docteur, que Dieu vous entende ! Vous me rendez la vie.

La promesse du jeune médecin se réalisa dans le délai qu'il venait de fixer. Les sels énergiques, employés à propos, déterminèrent une réaction immédiate. Un profond soupir souleva la poitrine de Mme de Kéroual. Un tressaillement nerveux agita tout son corps et ses yeux se rouvrirent.

Gontran lui baisait les mains. Périne, penchée sur elle, la contemplait, pâle d'émotion.

—Souffrez-vous, madame la comtesse ? demanda le docteur.

Mme. de Kéroual secoua la tête.

—Vous vous sentez trop faible pour parler ! reprit Louis Perrin.

Elle fit signe que oui.

—Alors, gardez le silence, et attendez.

Le docteur prit un verre, prépara une potion et l'approcha des lèvres de la comtesse qui but avidement. Au bout d'un instant elle murmura :

—Voici mes forces qui reviennent..... mais j'ai bien cru que j'allais mourir.

—Qu'avez-vous éprouvé ?

—La même sensation, la même souffrance que pendant les deux dernières nuits.

—Cette sensation, cette souffrance, vous est-il possible de me les décrire ?

—Il m'a semblé que ma poitrine se remplissait de feu, et qu'une douleur aiguë, effroyable, me serrait et me broyait le cœur. Cela n'a duré qu'une seconde. J'ai voulu crier, je n'ai pu, et j'ai perdu connaissance.

—Et, maintenant, cette douleur ?

—Il ne m'en reste que le souvenir, mais il suffit à me faire frisonner de la tête aux pieds ! Ah ! docteur, empêchez qu'elle ne revienne, je vous en conjure, car il me semble que je n'aurais plus la force de la supporter de nouveau.

—Tout ce qui dépendra de moi, madame la comtesse, je le ferai, et nous triompherons du mal.

—L'espérez-vous réellement ?

—Je fais plus que l'espérer, j'en suis sûr. Mais il me faut vous prier de répondre à quelques questions. Pouvez-vous le faire sans fatigue en ce moment ?

—Oui, car grâce à la potion que vous m'avez préparé tout à l'heure, je suis forte.

Le docteur interroga Mme de Kéronal sur les particularités les plus minutieuses de son tempérament et du régime qu'elle avait l'habitude de suivre.

Il en tira, ou du moins il parut en tirer les conclusions les plus favorables, les plus rassurantes ; il écrivit une ordonnance extrêmement simple, et il annonça que, sa présence ne lui semblant plus utile, il allait se retirer, mais qu'il reviendrait le lendemain, et qu'il avait la ferme confiance que, d'ici là, aucun accident fâcheux ne se manifesterait.

Gontran quitta le salon avec lui, et dès qu'ils furent seuls, il lui demanda :

—Docteur, est-ce bien franchement que vous venez de rassurer Mme de Kéroual ? Vous ne devez rien me cacher. J'ai droit de connaître, moi, la vérité toute entière.

—Monsieur le baron, répondit Louis Perrin la profession que j'ai l'honneur d'exercer, et qui me paraît belle et honorable entre toutes, doit être exempte de toute charlatanisme. Je vous dirai donc, avec une franchise qui me nuira peut-être à vos yeux, mais qui m'élève aux miens, que jusqu'à présent tout est inexplicable pour moi dans l'état de Mme de Kéroual. Sa constitution est excellente. Aucune affection, dans le passé, ne me semble avoir dû la prédisposer à ce mal bizarre auquel il m'est impossible de donner un nom. Une profonde obscurité enveloppe à mes yeux l'origine et la cause de ces crises terribles dont la dernière vient d'avoir lieu devant nous. Je suis donc ré-